

Fiction

Linda Amyot, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Yvan Cliche, Ève Dubois-Bergeron, Soudouss El Kettani, Jean-Guy Hudon, Laurent Laplante, David Lonergan, Julie Pelletier, Yvon Poulin, Judy Quinn et Simon Roy

Numéro 133, hiver 2013–2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70955ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Amyot, L., Bernard, M., Boivin, P., Cliche, Y., Dubois-Bergeron, È., El Kettani, S., Hudon, J.-G., Laplante, L., Lonergan, D., Pelletier, J., Poulin, Y., Quinn, J. & Roy, S. (2013). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (133), 17–26.

Algérie, roman



Yasmina Khadra

LES ANGES MEURENT DE NOS BLESSURES

Julliard, Paris, 2013, 403 p. ; 29,95 \$

Ce magnifique titre coiffe un très beau roman de Yasmina Khadra qui nous fait traverser l'Algérie coloniale du début du XX^e siècle avant de nous laisser deviner les déceptions de l'indépendance en 1962.

D'une épreuve à l'autre, nous suivons Turambo, un jeune Araberbère (le néologisme est de Yasmina Khadra, semble-t-il) qui s'efforce tant bien que mal de tracer son chemin dans la vie. Il s'essaie à divers petits larcins, à quelques boulots de fortune avant d'être repéré par des organisateurs de matchs de boxe. Turambo le boxeur tient son surnom de la déformation étrange du nom de son village natal englouti dans un glissement de terrain. Sa vie a commencé par l'effacement physique du lieu d'origine qui a aussi, pense-t-il pendant longtemps, tué son père. La suite est racontée à partir de son amour ressenti successivement pour trois femmes, Nora, Aïda et Irène. De la cousine à la jeune Française, en passant par la prostituée, la passion de Turambo est chaque fois et de plus en plus cruellement empêchée.

Rien ne sauvera le héros, ni l'amour, ni le sport, ni les amitiés. Il est condamné à mal agir, à s'enfoncer constamment. La mort devient la seule issue digne mais il n'a même pas droit à ce soulagement

ultime. Turambo est « fait comme un rat », à l'image de plusieurs personnages de Khadra. *Les anges meurent de nos blessures*, le bien meurt des souffrances de Turambo, le bien disparaît de la surface de la terre à force de douleurs subies par les misérables.

Yasmina Khadra revisite le passé lourd de la colonisation à travers un sport brutal, allégorie de la force physique héroïsée un temps mais finalement rattrapée par une misère sociale inéluctable.

Le propos du roman est tragique et l'écriture de Khadra encore emphatique, mais le narrateur se livre aussi à l'ironie et équilibre ainsi le drame par une dérision nouvelle sous la plume de l'écrivain algérien. Le récit nous tient en haleine, nous révolte mais son côté grinçant peut aussi nous arracher un sourire à l'occasion.

Soundouss El Kettani

Marie-Anne Legault

LE MUSEUM

Québec Amérique, Montréal, 2013, 234 p. ; 22,95 \$

« Les événements se déroulent dans des lieux imprécis, avec des humains incertains, dans des temps confus. Ce qui en fait un récit déroutant, sans direction claire. Et ainsi plein de sens, en quelque sorte. »

Nous voilà prévenus. Le lecteur devra accepter d'avancer dans le brouillard, tout comme la narratrice après la catastrophe qui s'est abattue sur la cité : un épais

brouillard a tout enveloppé, gagnant tous les interstices et même les consciences. On dirait un conte, oui, un conte, pour m'exprimer comme la narratrice, qui répète mots et bouts de phrases (palilalie), conférant au récit un rythme de mélodie.

Pas de pronom « je », quoiqu'il s'agisse d'un roman à la première personne : « Rangeai la plume dans mon fourre-tout, fourre-tout [...]. Sortis celui-ci de sa retraite, déployai l'accordéon, tirai le portrait de l'Étranger ». Une voix singulière qui vous charme et vous attire. Vous attire, oui, dans des situations abracadabrantesques. Car la narratrice, historienne et *antiquiste*, en raison de ses recherches sur l'effondrement des civilisations, quitte la cité, telle Alice. Mais ce n'est pas le pays des merveilles qui l'attend. À la recherche du museum, l'universitaire traverse des lieux désertés, doit ramper dans des égouts, rencontre des personnages bizarres, énigmatiques, à l'allure de déjà-vu, ou comme revenus d'une autre époque, des laissés-pour-compte aux paroles ambiguës, bref, notre docteur ès civilisations fait une véritable descente aux enfers. Pas de cris de désespérance ou de lamentations, pourtant. Chaque rencontre lui vaut un objet antique qui se retrouvera dans son fourre-tout, pièce de monnaie ancienne, ticket de tram en argile, papyrus dans une bouteille archaïque sortie d'un automophone... Vestiges d'un passé lointain.

Ce roman de Marie-Anne Legault, co-auteur de plusieurs encyclopédies pour la jeunesse consacrées à l'écologie, se prête à l'analyse des symboles semés au fil des pages. Pour découvrir non pas une direction, mais des sens, oui, des sens à cette quête dans le brouillard. Une Alice au pays de la mémoire en allée, ou d'une narratrice qui prête sa voix à une vieille femme chez qui l'imagination se substitue aux souvenirs effacés. Un roman au quelque chose d'inédit, oui, d'inédit.

Pierrette Boivin ►



Michaël Trahan
NŒUD COULANT

Le Quartanier, Montréal, 2013,
170 p. ; 20,95 \$

Il est beau d’approcher le travail de Michaël Trahan après avoir présenté, en ces pages, le dernier titre de René Lapierre, dont la voix amie est reconnue de façon peu banale par Trahan : « lettre à lettre », *Nœud coulant* répond avec une sincérité remarquable à *Aimée soit la honte*, recueil publié en 2010. La question est là, clairement reçue, en exergue d’un chapitre qui commence, avant l’épilogue qui s’y dédie, à embrasser le parcours du livre, son projet : « Qu’attend de toi la vérité ? »

L’entreprise impressionne par sa détermination et sa solidité. Le rapport à la vérité – exigence forte et communicative – touche à l’expérience la plus simple, revue depuis le vœu d’interrompre la représentation de soi, de perdre le visage : « [T]ombe / dedans masse dedans noir tombe ». Il s’agit d’une déclaration de solitude, on entre par là ; avant le poème, « le rêve de ne pas / rêver », se présentent la détresse et le vide – un isolement affolant, une peine sourde, complètement déchargés de langueur, de douceur, d’une valeur idéale de refuge. Dans cet abattement, la voix cherche l’appui d’une présence ; elle approche, elle veut – s’élève et reflue, toujours revient au désir, à l’orée : « [Q]uelque chose n’a pas lieu / quelque

chose ne finit pas de ne pas / avoir lieu ». Cette attente, ces retours au bord de la lumière, du sens et de l’autre, fondent le rythme du recueil, soutenu d’un souffle dont la ligne, ouverte et brisée, se mue en objet de pensée. Le déplacement, porteur autant que discret, s’accompagne d’une image récurrente : une allumette craque et se consume, le temps d’ouvrir un espace qui éclate plutôt qu’il n’échappe, émerge et se retire, cesse tout simplement – « à la limite rien / le temps s’étire à la limite / il n’y a pas de vide le temps / s’arrête le noir s’étend là où tombe / le rythme l’autre nom du cœur ». Cette avancée, le trajet de ces boucles expose un enjeu de continuité. La durée projetée, si belle à imaginer qu’elle vrille l’absence au foyer de la voix, au lieu – voulu, cherché – du sujet, touche aux éclats d’une parole revenue, qui rappelle au commun, relie à son évidence, sa terre ferme. Point aveugle d’un parcours sans bornes, dont le débordement a pour contrepartie le réel : « [U]ne route / lente / pour les mains, les pieds / tout le corps tout / le long d’une vie / sur la route / sans jamais / bouger ».

Ève Dubois-Bergeron

Max Férandon
LA CORDE À LINGE

La Bagnole, Montréal, 2013,
171 p. ; 16,95 \$

Premier roman de Max Férandon, *Monsieur Ho* avait séduit les lecteurs avec ses personnages colorés et sa langue, magnifique.

L’écrivain franco-qubécois récidive avec *La corde à linge*, un conte moderne qui possède les mêmes qualités et charmes.

Bien qu’il s’adresse à des adolescents, le roman plaira à tous, car gaieté et fantaisie sont au rendez-vous. « [R]oman fleuri », ainsi défini par l’éditrice qui a inventé un nouveau genre littéraire, « veut dire que la chose qu’il qualifie est fraîche, colorée, et faite de jolis détails ». Tout à fait d’accord.

L’histoire est simple – et totalement rocambolesque. Deux jeunes Londoniens en vacances à Champfleury, en France, décident d’offrir aux villageois un service Internet via une corde à linge, ce qui ne se fera pas sans bousculer vieilles habitudes et vision passéiste du monde.

Une idée que les adolescents ont trouvée pour meubler leur long séjour en douce France, pendant que leurs parents travaillent d’arrache-pied à rénover la maison, qui en a bien besoin, la pauvre. Après avoir constaté que les habitants du village vivaient un brin hors du temps, sans connexion Internet et sans ordinateur, Juliet et Liam veulent les ramener dans la modernité. « Tu n’as pas d’ordinateur ? [...] – Tu veux parler de cette machine à écrire collée à une télévision ? » Et c’est parti pour un tour, la saga peut débuter.

En commençant par leur voisine Léonie, le vieux Michalon et le père Lamèche, allergique au bonheur, les jeunes Anglais recrutent toute une équipe d’installateurs d’Internet. Se glisseront parmi eux le méchant capitaliste Igor Igor et ses acolytes Lobo et Tommy, puis le buveur de pinard, le moussaillon, le menuisier, le plombier et un moine-brocanteur.

L’écriture élégante de Férandon et son amour de la langue ne se démentent pas.

Le clan Mulongo vit depuis des temps immémoriaux reclus, loin des mers, tranquille, dans un coin perdu, difficile d'accès, en Afrique subsaharienne. Il vit aussi en paix avec ses seuls voisins connus, les Bwele, peuplade plus avancée, car meilleurs guerriers, et avec lesquels il entretient quelques liens commerciaux. Mais, une nuit, subitement, sans avertissement, c'est la malédiction : avec l'arrivée des Blancs, identifiés dans le roman comme les « pieds de poule », les Bwele, dorénavant les alliés de négriers blancs, attaquent le clan Mulongo, mettent le feu au village et capturent douze hommes.

Au départ, le clan ne comprend rien de ce qui lui est arrivé et, croyances et superstitions obligent, isole les femmes des disparus. Plus tard, face à l'appétit insatiable des Blancs, une deuxième attaque, frontale, est organisée par les Bwele et dirigée par la reine Njanjo : cette fois, le clan Mulongo est anéanti, on ne capture que les membres en bonne santé ayant une valeur de troc, et les rares survivants comprennent que le monde tel qu'ils le connaissaient est anéanti : il « part en lambeaux ». L'ombre s'est abattue sur le clan, et va y régner, longtemps, ce que l'auteure résume dans cette phrase qui dit tout : « Nul ne contera ces faits, car l'avenir a pris fin ».

Ce roman, une véritable anthologie sur la vie des ethnies africaines avant la colonisation européenne et la dure mutation qu'elle a entraînée, fait bien sûr penser au chef-d'œuvre de Chinua Achebe, *Le monde s'effondre*, publié en 1958, livre qui a fait la renommée mondiale de cet auteur du Nigéria, décédé récemment. À travers une fiction romanesque, Léonora Miano nous fait comprendre, avec probablement plus de clarté que bien des essais savants, le trauma, toujours très actuel, des sociétés africaines. Captivant.

Yvan Cliche



Léonora Miano

LA SAISON DE L'OMBRE

Grasset, Paris, 2013, 234 p. ; 26,95 \$

« Le lilas, c'est cet arbre qui se prend pour un flacon de parfum, alors que le pommier, lui, se prend pour une tarte. » Son sens de l'humour non plus. « D'habitude, les Anglais, ça vivait seulement dans les livres d'histoire, à part la reine qui, elle, semblait habiter sous un chapeau. »

L'auteur renoue avec son style « d'une histoire dans l'histoire », ce côté poupées russes qu'il maîtrise avec tant de bonheur. Pour les plus jeunes lecteurs, les notes explicatives en bas de page ainsi que le « dossier Gazoline » en appendice du livre faciliteront la lecture.

Né en France en 1964 et arrivé au Québec en 1998, Férandon a aussi publié chez Alto quelques nouvelles réunies dans *La roue et autres descentes*. À paraître sous peu, toujours chez Alto, *Un lundi sans bruit*.

Michèle Bernard

Lyne Richard
NE DITES PAS À MA MÈRE
QUE JE SUIS VIVANT

Québec Amérique, Montréal, 2012,
271 p. ; 22,95 \$

Ne dites pas à ma mère que je suis vivant est un roman de Lyne Richard, poète, romancière, nouvelliste et artiste-peintre de Québec. Ce treizième titre de l'auteure est à mi-chemin entre le recueil de poésie et le roman, et il frôle presque l'essai.

Lyne Richard est l'une de ces écrivaines québécoises qui mettent leurs tripes sur la table. Dans *Ne dites pas à ma mère que je suis vivant*, elle s'est donnée tout entière pour expliquer l'inexplicable. Sa plume fend l'âme tellement elle s'arme de beauté pour comprendre la laideur. L'amoureuse des mots témoigne de l'intangible douleur vécue par une famille après la découverte dévastatrice d'une relation incestueuse consentante entre le père et la fille. Malaise. Horreur. Thomas

et sa mère, tous les deux détruits par ce drame, se retrouvent à la même maison de convalescence, une clinique spéciale qui mise sur la force de la nature et sur les petits bonheurs de la vie.

La toile de fond : les paysages les plus pittoresques du Québec, les décors littoraux des villages du Bas-du-fleuve et de la Gaspésie, ainsi que les marées de l'île d'Orléans qui inondent le vide laissé par l'absence. Des personnages intenses pour qui l'amour est aussi responsable de leur souffrance que de leur renaissance. Un roman, plusieurs formes. Correspondances, confidences essayistiques, narration, dialogues, épigraphes, envolées lyriques... Ce métissage dynamise le roman où plusieurs histoires se croisent, se complètent, s'achèvent. Les émotions s'accumulent, les esprits s'embuent et les cœurs s'attendrissent. Principalement ceux de Thomas, de Béatrice, de Mathilde : trois vies aux douleurs différentes, trois vies qui témoignent d'une résilience. Des



rencontres fortuites les sauvent d'une mort certaine.

Ne dites pas à ma mère que je suis vivant est un magnifique roman qui raconte la liberté, l'amour, et surtout, la beauté. Les dialogues perdent un peu de leur vraisemblance à cause de leur intensité poétique, mais il s'en dégage une profondeur qui pardonne tout. Cette poésie ne nuit pas à la qualité de l'intrigue ni au dénouement du récit, au contraire, les surprises s'accumulent et les histoires se complexifient au fil des figures de style.

Julie Pelletier

Mario Brassard
LE LIVRE CLAIRIÈRE

Prix Émile-Nelligan 2013

Finaliste Prix du Gouverneur général 2013

Les Herbes rouges, Montréal, 2012,

71 p. ; 14,95 \$

Après l'excellent recueil *La somme des vents contraires*, on a enfin droit, six ans plus tard, à un nouvel ouvrage de Mario Brassard. Moins surréaliste que le précédent recueil, *Le livre clairière* gagne en intensité et en humanité. C'est un texte hanté par la mort, par l'agonie même, ce moment où la conscience atteint « la limite négative de la vie, la température extrême qui anéantira la toute dernière illusion », écrivait le jeune Cioran dans son essai *Sur les cimes du désespoir*. Il y a en effet chez Brassard une lucidité dou-

loureuse qui le rapproche du philosophe roumain.

Les trois parties qui composent le recueil mettent en scène un *tu*, d'abord, puis un *nous*, et finalement un *je* confrontés à la fin de leur monde. Dans le premier tiers, « La distance dévorée par les loups », magnifique suite, le poète assiste, impuissant, à la mort inacceptable de l'autre : « Devant toi, nous sommes à nouveau des singes regardant la plaine, personne ne comprend autre chose que la falaise ». On pense au recueil de Philippe Moore, *Le laboratoire des anges*, qui relatait le lent effondrement d'un homme dans une chambre d'hôpital, texte qui a aussi valu à son auteur, en 2011 celui-là, le prestigieux prix Émile-Nelligan. Chez Brassard, cette agonie, moins technologisée, est un retour à la nature oublieuse, au tout : « Une par une, tes larmes retournent à la mer ». À cette fin individuelle succède, dans la partie intitulée « Le cahier blanc », la chute d'une civilisation emportée par la guerre, monde encerclé par les flammes où l'on est contraint de « suçoter des abeilles gelées ». L'univers y est post-apocalyptique. Narrée au passé, cette histoire est pourtant la nôtre : « C'était hier pareil à demain ». Encore là, et ce sera le cas dans tout le recueil, le verbe se tient de l'autre côté du miroir, si l'on peut dire, représentant une image brisée du réel. Ce miroir que traverse le poète dans la dernière partie, « Autoportrait à la clairière ». Le *tu*, le *nous* ont disparu au

cours du voyage ; le poète est seul devant le terrible constant que « mourir parle trop fort ».

Mais contre la mort, il y a ce recueil, objet de beauté qui dépasse la souffrance. Le pouvoir des images, ici toujours incarnées et renouvelées, apparaît comme un audacieux sourire au néant.

Judy Quinn

Martine Latulippe
LES FAITS DIVERS N'EXISTENT PAS

Druide, Montréal, 2013, 138 p. ; 17,95 \$

Martine Latulippe a, semble-t-il, deux passions : la littérature jeunesse et les nouvelles. Après avoir publié une quarantaine de titres pour les jeunes au cours des quinze dernières années, elle offre donc au grand public un premier recueil de nouvelles, la plupart ayant paru, depuis 1996, dans des collectifs, des revues littéraires et dont certaines ont été primées dans des concours. Ceux qui les ont déjà lues dans *Alibis*, *Stop* ou *XYZ* seront heureux de les retrouver réunies ici, accompagnées de quatre textes inédits, dans un recueil au titre ambigu : *Les faits divers n'existent pas*.

Inspirée par ces petits et grands drames de la vie quotidienne qu'affichent les journaux à pleine page, Martine Latulippe plonge en effet ses lecteurs dans un univers glauque, brutal où le désespoir, la folie et la mort sont monnaie courante mais où, en définitive, les mystères et les méandres de l'âme humaine prédominent. Au-delà des faits divers rapportés par les journalistes, il est toujours question de personnes pour qui, à un moment ou à un autre, et d'une façon ou d'une autre, la vie a basculé.

Secouée, coup sur coup, par l'abandon soudain de son amoureux et par une rude journée au travail, une femme marche dans les rues de la ville quand, terrorisée par un graffiti qui semble s'adresser à elle, elle fait basculer un simple passant dans la rivière... Au cours d'un vol routinier dans une maison qu'il croyait vide, un jeune voleur doit faire face à un choix... Inquiète du comportement un peu étrange d'un voisin « désinstitution-

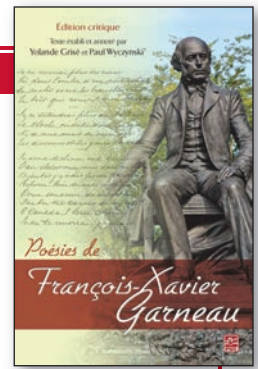
Poète et historien national

Le projet d'édition critique de l'œuvre poétique de François-Xavier Garneau (1809-1866) a été élaboré dès 1970 par Paul Wyczynski, décédé en 2008, de concert avec Pierre Savard, disparu dix ans plus tôt. Après « une mise en jachère de quelques décennies », il connaît maintenant son aboutissement sous la gouverne de Yolande Grisé, qui a joint l'équipe de recherche en 2003. Il s'agit d'un travail d'envergure. La reconstitution du corpus versifié de celui dont la renommée d'« historien national » a surpassé de loin celle du poète est menée selon les principes canoniques de toute édition sérieuse de ce type : les 30 poèmes de François-Xavier Garneau connus à ce jour sont restitués avec un appareil critique abondant et documenté. Les 2984 vers de ces 30 poèmes, qui tiennent ici en 103 pages, sont en effet accompagnés de 204 pages de « notes et variantes », d'une biographie sélective détaillée de 48 pages, d'indications bibliographiques et des conventionnels avant-propos, introduction et description des normes éditoriales, à quoi s'ajoutent un appendice, un index et une postface. Les éditeurs ont particulièrement soigné les notices générales en retraçant pour chaque poème ses différents lieux de publication, avec les changements de titre et de contenu le cas échéant, et en exposant, après un résumé de la pièce, sa structure strophique et prosodique, en plus d'établir avec une minutieuse précision la liste des variantes, qui s'étale parfois sur une douzaine de pages. Ces notes offrent au total des renseignements de toute nature : historique, géographique, linguistique, mythologique, sociale, littéraire et culturelle. Le tout est coiffé d'un exergue d'Hérodote fort approprié : « [...] afin que le temps n'abolisse pas les travaux des hommes ».

Présenté sur les plans thématique et formel comme le « premier poète romantique » québécois, François-Xavier Garneau a laissé une œuvre quantitativement modeste qui fut publiée dans la presse périodique, comme la chose était courante à l'époque. Il a surtout pratiqué les genres lyriques de l'épigramme, de la ballade et de la chanson, à la manière, dans ce dernier cas, du chansonnier français Pierre-Jean de Béranger. Il a signé également des « vers d'album » de même que des poésies de circonstance connues sous le nom d'« étrennes ». Tous ces poèmes n'ont pas les mêmes mérites, beaucoup s'en faut. Quelques-uns recèlent même des gaucheries manifestes. En revanche, des textes comme « Louise » (1840), « Le dernier Huron » (1840) et « Le vieux chêne » (1841) comptent parmi les plus achevés : le premier est une « légende canadienne aux accents patriotiques » dont les 390 vers forment « le plus long [poème] publié » de l'auteur ; le deuxième est son « poème le plus connu et le plus souvent cité » et le troisième est « la pièce majeure de son répertoire ». À ces trois morceaux d'inspiration nettement romantique, il faut ajouter l'unique et surprenant « Papillon » (1841), dont le ton, la mesure des vers et l'organisation strophique concourent à inscrire dans l'écriture elle-même l'image du vol imprévisible et capricieux du lépidoptère.

Dans l'ensemble, l'édition critique des poésies de l'arrière-grand-père de Saint-Denys Garneau rejoint par sa qualité celle de l'œuvre poétique d'Octave Crémazie, par Odette Condemine, en 1972, et constitue un jalon capital pour la connaissance en profondeur du XIX^e siècle littéraire québécois.

Jean-Guy Hudon



François-Xavier Garneau POÉSIES

Texte établi et annoté par Yolande Grisé et Paul Wyczynski
Presses de l'Université Laval, Québec, 2012, 476 p. ; 48,95 \$

nalisé », une femme se méprend sur la véritable menace qui pèse sur elle... Tandis qu'il dort profondément, un homme ne soupçonne rien du drame qui se joue dans sa propre maison et aux conséquences qu'il devra affronter... Et puis, comme un éclair lumineux dans ce recueil sombre et dur, un vieil homme décidé à en finir découvrira, lors d'une visite, une nouvelle raison de continuer...

Le recueil aurait pu n'être que cela : sombre et dur. Mais, en donnant voix tour à tour à la victime, au malfaiteur, à l'assassin involontaire, au désespéré, Martine Latulippe, d'une écriture à la fois sensible et incisive, nous offre un parcours de l'autre côté du miroir. Cette variation constante de points de vue, toujours empathique, présente un très large spectre des misères et des égarements

humains qui démontrent bien que les faits divers n'existent pas...

Seul petit bémol qui s'adresse à l'éditeur : l'absence de table des matières à ce recueil grand public très réussi.

Linda Amyot ▶



France Daigle

SANS JAMAIS PARLER DU VENT

ROMAN DE CRAINTE ET D'ESPOIR

QUE LA MORT ARRIVE À TEMPS

Édition critique établie par Monika Boehringer

Institut d'études acadiennes, Moncton,

2012, 269 p. ; 24,95 \$

Le premier roman de France Daigle, *Sans jamais parler du vent*, avait suscité un grand intérêt en Acadie à sa parution aux éditions d'Acadie en 1983, d'autant plus qu'on hésitait à le classer : était-ce un roman ? Un recueil de poèmes en prose ? L'objet lui-même était perçu comme curieux : de grandes demi-pages blanches sous lesquelles de maigres paragraphes s'offraient à la lecture. Sans oublier un sous-titre nébuleux : *Roman de crainte et d'espoir que la mort arrive à temps*. Mais tous s'entendaient sur la beauté formelle de l'œuvre.

Monika Boehringer, professeure à l'Université Mount Allison à Sackville (Nouveau-Brunswick) où elle donne des cours sur l'Acadie, a établi une édition critique de ce premier roman, qu'on peut qualifier de passionnante. Il faut dire que les états du texte sont nombreux et que les écarts sont très importants entre la première version et la septième : de 348 feuilles pleines à 137 feuilles au tiers remplies. Tout un cheminement que documente et analyse brillamment Boehringer.

Prix Athanase-David 2012

Dans la présentation qu'elle signe, France Théoret décrit un livre gigogne. De son roman *Hôtel des quatre chemins*, publié en 2011, l'artiste Claire Aubin a tiré une série de sculptures dont la reproduction, accompagnée d'extraits du roman choisis par Aubin, forme la première partie de *La zone grise*. Leur lecture sensible, empathique amplifiée, par association au personnage central, les enjeux qu'articule le récit, reflété dans un parcours qui, de pièce en pièce, appelle au dépassement d'une souffrance reconnue. Du confinement qu'illustre la masse épaisse et comme immanente à elle-même de la première sculpture – « zone grise » d'une expérience sans prolongement, sans écho –, on entre dans les eaux de tensions qui vont vers l'apaisement, l'ouverture dans la forme de la rencontre, de l'appui trouvé en l'autre. En ce progrès touche particulièrement le profil droit d'un visage, crâne nu et œil fermé, couvert, recelant l'intimité profonde d'une pensée touchée, cueillie en tendresse.

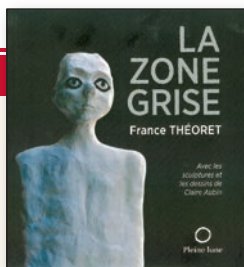
Du travail d'Aubin, Théoret a formé pour son roman de nouveaux développements. En premier lieu un récit, introduit comme l'agrandissement d'un extrait, qui raconte l'arrivée d'une famille montréalaise à Saint-Colomban, en 1958, à la suite de l'achat par les parents de l'hôtel local. L'installation est vécue par une jeune fille de quinze ans, dont l'anonymat marque la sujétion, poussée à un degré inouï par le passage de la ville aux Basses-Laurentides de l'époque : « J'avais le sentiment d'un retour vers un autrefois que je n'avais pas connu. Je pénétrais le passé, je voyageais dans le temps. J'allais dans le sens inverse de mon évolution ». Régression, involution que la parole habite et partage, ouvre à l'expérience – expérience incarnée, confinée aux limites qui se dressent, mais aussi distanciée, lorsqu'elle cible la confusion et l'absence à soi, avec une douceur, une empathie venue d'ailleurs. C'est une puissance d'accueil, de reconnaissance qui est sollicitée dans cette lecture qui se revendique de l'anthropologie, considérant ensemble les relations, les emprises, les règles tacites et les impressions, les comportements qui plus ou moins instinctivement y répondent. Les dessins au fusain de Claire Aubin, qui accompagnent la dernière partie du livre, se saisissent finement de cette réponse chez la narratrice, de l'écho que trouvent en elle des rapports vécus en mode de surveillance et de méfiance.

Une force du récit est de montrer comment le défaut d'association entre les personnes fabrique un jeu étriqué de normes et d'intérêts, par où la jeune fille, privée de « la faculté de vouloir », se voit soumise à des attentes indiscernables et incohérentes. « L'absence de volonté livrait ma seule force de travail » : la formule

Dans un premier temps, elle nous présente l'auteure, la genèse de l'œuvre et les stratégies d'écriture. L'ensemble permet de mieux saisir ce roman qui, avouons-le, est complexe dans son apparente simplicité. David Décarie écrivait dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires de l'Acadie* (Prise de parole) qu'il est « régi par une esthétique du décousu, du fragmenté ». Boehringer vient expliquer la façon dont Daigle est

passée d'un roman à la facture classique dans son premier jet, à une œuvre novatrice qui remet en question le roman par le roman.

Le roman suit dans la même présentation visuelle que l'original. Après avoir donné les états du texte, Boehringer illustre par des exemples bien choisis l'immense écart entre la première et la dernière version. En appendice, on retrouve un texte de France Daigle, « En



est limpide. Surtout, le récit a l'originalité d'attribuer à l'étrémité du cadre un caractère de fausseté. Saint-Colomban, « lieu-dit » en ce temps, s'oppose à l'éclairage qui vient à la vie urbaine de ses fondations légales et de son domaine public d'apparition, du lien social et politique ; l'isolement et l'absence de règlement légitime signifient que la valeur du réel, compris comme sol commun, est menacée : « Établir un simple constat ne se faisait pas. Cela s'appelait se plaindre, les plaintes attiraient des rebuffades ou des moqueries cinglantes. Il fallait s'endurcir, chacun de son côté, chacun pour soi ». Par l'impossibilité d'échanger des perspectives, l'adaptation consiste à imiter, à prétendre et à calculer, et ultimement confine la narratrice anonyme au « respect » : mélange de peur, de honte et de retrait. Cet apprentissage, en ce qu'il s'oppose à l'équation qui fait d'exister une représentation – à laquelle obéissent Éva et Rémi, les parents de la narratrice, qui dans l'acquisition de l'hôtel visent le titre, la fonction publique de tenanciers –, revêt une dimension paradoxale de refuge, fondée sur l'espoir, le désir. L'absence à soi, au présent devient une manière d'exister pour l'avenir.

C'est ce qu'expriment, de manière fulgurante, deux vers du poème long avec lequel se termine *La zone grise* : « Je pense à cela – que le rien existe. / Pur espoir sans objet autre que soi ». Ce poème prolonge le récit, le dépassant à la manière des sculptures d'Aubin, avec pour moteur de mettre fin au confinement. On y retrouve le *je* de la narration, mais situé dans un temps postérieur, sur l'axe d'un devenir où il s'agit de composer avec une « tranche de vie en zone grise » – laquelle, c'est la force du poème, se rapporte en diverses lignes au passé de la narratrice, à l'histoire nationale et à une mémoire intime, tout en répondant à la réalité contemporaine d'espaces limitrophes et de transit : culture *white trash*, banlieue, non-lieu. Il faut admettre que le parallèle se tient, porte critique ; il y a dévoilement.

Ève Dubois-Bergeron

France Théoret LA ZONE GRISE

Avec les sculptures et les dessins de Claire Aubin
Pleine lune, Lachine, 2013, 101 p. ; 20 \$

me rapprochant sans cesse du texte », paru dans *La Nouvelle Barre du jour* en 1986, dans lequel l'auteure explique son cheminement d'écriture.

Ouvrage universitaire par sa facture, cette édition critique réussit à présenter d'une façon sobre, efficace et claire la grande richesse de ce premier roman qui vient par ailleurs d'être réédité par *Prise de parole* dans un livre qui réunit également *Film d'amour et de dépendance*

(1984) et *Histoire de la maison qui brûle* (1985), les trois romans formant une espèce de trilogie.

David Lonergan

commentaires fiction

Thomas Cromwell



Hilary Mantel DANS L'OMBRE DES TUDORS T. 1, LE CONSEILLER

Trad. de l'anglais par Fabrice Pointeau
Sonatine, Paris, 2013, 810 p. ; 39,95 \$

Choisi meilleur livre de l'année par le *New York Times* et le *Washington Post* au moment de sa parution en 2009, gagnant du Man Booker Prize la même année, le premier tome d'*À l'ombre des Tudors*, *Le conseiller*, raconte la jeunesse et l'ascension de Thomas Cromwell, l'humble fils de forgeron qui deviendra l'un des plus puissants personnages politiques du XV^e siècle anglais. Sur cette période tumultueuse de l'histoire d'Angleterre, marquée par les amours successives d'Henry VIII et leurs conséquences politiques – sujet maintes fois traité sur les écrans ou en littérature –, Hilary Mantel réussit à imposer sa vision par la façon dont elle bâtit son récit aussi bien que par son traitement stylistique.

Ce premier volume d'un triptyque (les second et troisième tomes, *Le pouvoir* et *Le miroir*, paraîtront respectivement en 2014 et 2015) évacue en une soixantaine de pages l'enfance et les années d'apprentissage de Thomas Cromwell. En fait, le récit débute vraiment au moment où celui-ci est devenu l'homme de confiance du cardinal Wosley, alors puissant Lord Chancelier d'Angleterre (sorte de premier ministre du roi). Malheureusement, son



protecteur tombera graduellement en disgrâce à cause de son incapacité à obtenir du pape l'annulation du mariage du roi avec Catherine d'Aragon, annulation qui permettrait à ce dernier d'épouser Anne Boleyn. Paradoxalement, la chute du protecteur marquera, pour Cromwell, le début de son rapprochement avec le roi et son ascension dans la gestion des affaires du royaume. Le premier volet de *Dans l'ombre des Tudors* se termine après le mariage d'Henry VIII avec Anne Boleyn et au moment où celui-ci fait la cour à Jane Seymour.

Le conseiller fascine et irrite à la fois. Il fascine par la brillante reconstitution qu'Hilary Mantel fait de cette époque tant du point de vue de la culture matérielle que sur le plan des coutumes et des usages. Tout sonne juste et sa plume, souvent ironique, est plutôt élégante. Ce qui peut irriter le lecteur toutefois, c'est la manière dont elle tisse sa toile. Bien que chronologique, la trame narrative n'est pas linéaire ; la plupart du temps, l'auteure accole les scènes les unes aux autres sans ou avec un minimum de transitions. Ces ruptures de ton, ces ellipses rendent la lecture souvent cahoteuse. De même, le choix de Mantel d'introduire et de mener ses dialogues en recourant systématiquement au « il » pour désigner tout interlocuteur, déroute encore davantage. Enfin, si l'on ajoute à ces difficultés techniques la pléthore de personnages que l'auteure met en scène (on en compte

98 dans la liste publiée au début du livre et à laquelle il faut constamment se référer), on comprendra que si *Le conseiller* est le grand livre que l'on dit, sa lecture exige beaucoup de persévérance.

Yvon Poulin

François Blais
LA CLASSE DE MADAME VALÉRIE

L'instant même, Québec, 2013,
402 p. ; 32,95 \$

Comment, débordant de verve et servi par sa merveilleuse agilité d'écriture, François Blais aurait-il pu résister à la tentation de proposer au lecteur un faisceau stroboscopique de destins ? Suivre un seul individu, cela n'aurait-il pas été pour lui paresse et facilité ? Pourquoi, en effet, puisqu'il sait se détendre et s'amuser tout en franchissant des rapides en sautant d'un rocher à l'autre, se limiterait-il à un seul flux et à un seul risque ? Pour notre plus grand plaisir, Blais ose grand et large, toujours plus grand et plus large. *La classe de madame Valérie*, c'est non pas un roman scolaire en forme de cours magistral versant un savoir dans des outres juvéniles, mais une écoute offerte par une aînée à 25 incubateurs d'avenir ; plus encore, c'est l'accueil à pleine envergure offert à 26 cheminements. Sans jamais nous révéler le tout d'aucun d'entre eux, Blais nous les aura tous et toutes incarnés de façon chaleureuse et plausible (à deux courtes excep-

tions près). À partir de trois points fixés à propos de chacune et de chacun, au lecteur de se prendre pour Euclide et d'imaginer 26 droites ou autant de courbes.

Blais s'oblige à mieux encore. Certes, il saisit ses personnages en trois temps de leur parcours (1990, 1997 et 2011), mais il concentre les péripéties dans les trois derniers jours d'octobre de chacune de ces années, autrement dit dans l'avant-veille, la veille et le jour de l'Halloween. Façon peut-être de resserrer le cadre et la symbolique pour mieux honorer l'imprévisible liberté des multiples destins. À d'autres époques, le défi était de se plier à la prosodie du sonnet sans rogner les ailes de l'inspiration ; il est, chez Blais, d'observer 26 papillons (oui, oui, madame Valérie aussi) sans les épinglez mortellement. Superbe déferlement qui restitue une identité nette à chaque personnage tout en faisant voir l'influence sur le groupe de l'érosion imputable au temps. De son côté, l'importance accordée à l'Halloween souligne peut-être la faculté accordée aux humains, de leur plus jeune âge à celui de la maturité, d'arborer plusieurs masques avant de capter ou de retrouver leur identité profonde.

Malgré ces contraintes voulues et assumées par l'auteur, l'idée de crépitement ou de pétitement demeure présente à l'esprit du lecteur pendant tout le livre : la classe de madame Valérie comprend 25 enfants d'une douzaine d'années appelés à s'exprimer avec naturel et effervescence, à former des clans, à aimer (temporairement) telle beauté, à choisir tel ou tel comportement, à verser dans la fantaisie, le caprice, la rancune... Ils grandiront à Shawinigan (*Shawi*), mais on les retrouvera plus tard, transplantés, prolongés ou redéfinis, à Hull, à Québec et dans combien d'autres décors. Le livre se refermera sans livrer d'autres conclusions que celle d'une vibration libre, généreuse, sans cesse réinventée. Encore, svp !

Laurent Laplante

Nouvelle voix en polar féminin

Après un premier test passé haut la main (*Le jeu de l'Ogre*), voilà que Maureen Martineau récidive avec un deuxième volet aux enquêtes de Judith Allison, ayant encore pour cadre la région des Bois-Francs. *L'enfant promis* confirme l'intuition qu'une voix crédible émerge dans l'univers du polar québécois. Si l'on ferme les yeux sur le fait que les secrets de cette énigme rappellent un peu trop les épisodes inauguraux de la troisième saison de la série télé *Fortier* écrite par Fabienne Larouche, il faut reconnaître à Maureen Martineau une maîtrise des codes propres au genre policier et un réel flair pour échafauder des intrigues fortes.

Surtout occupé par des auteurs masculins, le rayon polars traite souvent de préoccupations ou de thèmes masculins, sinon machistes, voire carrément *hard-boiled*. Or Martineau ajoute incontestablement une sensibilité propre aux femmes en traitant de maternité, du désir d'enfanter, ou de ces mères indignes qui négligent leur progéniture en embrouillant leur réalité misérable dans les verres de Jack Daniel's.

Si l'espace réservé à l'écriture de polars par des femmes est assez restreint, il est réjouissant de constater que celles qui s'y aventurent tirent heureusement leur épingle du jeu. Grâce à des phrases d'une beauté remarquable, Maureen Martineau atteint parfois une certaine forme de grâce stylistique dans les descriptions qu'elle fait du cadre spatial, que ce soit un paysage, une odeur.

Les romans précis et efficaces de Maureen Martineau plairont à ceux qui suivent la carrière de l'auteure britannique Ann Cleeves. Dans les deux cas on note un penchant marqué pour les portraits sociologiques d'un petit patelin où tout le monde semble se connaître. Pour arriver à bien saisir l'orientation de ces intrigues denses, il importe d'abord de comprendre qui sont les principales figures de la communauté, leurs interactions, leur passé secret. Il faut certes du temps pour être à même de mesurer toute l'enflure des ressentiments et des frustrations qui gangrènent une petite ville depuis des lustres... Maureen Martineau met lentement en place un mystère captivant, dégage quelques pistes possibles qui se dessinent progressivement, donnant à ce scénario stimulant une subtile richesse de construction, et une dynamique entre les personnages tout à fait convaincante.

Simon Roy



Maureen Martineau L'ENFANT PROMIS

La courte échelle, Montréal, 2013, 374 p. ; 27,95 \$

Francis Catalano ON ACHÈVE PARFOIS SES ROMANS EN ITALIE

L'Hexagone, Montréal, 2012,
363 p. ; 27,95 \$

On peut tomber gravement amoureux d'une ville. L'intensité de la relation qu'entretient avec Rome le jeune étudiant montréalais d'*On achève parfois ses romans en Italie* n'a rien à envier à celles d'un Stendhal ou d'un Du Bellay par rapport à la Ville éternelle. Une Rome rêvée à la hauteur de ses fantasmes les plus enthousiastes. Tout le ravit. Absolument disponible à son pays d'adoption, il veut tout en connaître. Guide exemplaire, il

étale avec une belle éloquence le génie italien.

Ces carnets de voyage littéraires sont farcis d'émois extatiques faisant la part belle aux superlatifs et à l'emphase. Avec ce côté ingénu totalement assumé, Francis Catalano s'imprègne de la culture italienne, absorbant toutes ses manifestations, cobaye bien volontaire à la métamorphose de son être. Une chance inouïe de faire *tabula rasa*, de remettre les compteurs à zéro : « Il est huit heures cinquante-cinq, les dés de ma destinée sont lancés au sol ».

On achève parfois ses romans en Italie appartient à cette forme de littérature égocentrique (à prendre positivement au

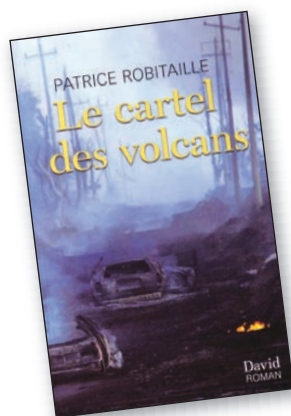
sens étymologique), où tout émane du personnage narrateur pour revenir vers lui, occupé qu'il est à scruter ses émotions spontanées. L'action se situant il y a deux décennies alors que l'auteur lui-même étudiait à l'Université La Sapienza de Rome, les textes se présentent comme les douces rêveries d'un touriste au départ solitaire qui tisse lors de son séjour des relations d'abord utilitaires, puis franchement amicales, solides, avec les Romains. Et toujours cette relation pétrarquaisante avec la belle Carolina, qui ajoute une tension électrique au récit poétique de ce Ronsard *on the road*...

Subissant le choc émouvant de la culture classique, Francis Catalano ►

cherche à insuffler à son style le sublime de ce qu'il s'efforce de décrire. La langue en est à ce point ciselée que le naturel en écope. Connu davantage comme poète, l'auteur signe un premier roman le rapprochant d'un esthète à la Huysmans ; comme lui, il ne dédaigne pas l'usage de l'épithète rare et une tournure maniérée. Il s'accordera même le luxe de palabrer parfois sur des détails insignifiants, mais qu'à cela ne tienne, Catalano sait décomposer un moment pour en extraire la richesse grâce à une approche à la fois sensible et intellectualisée.

Pour sa pétulance et sa fraîcheur, voilà un roman à offrir à quiconque compte séjourner – ou l'a déjà fait – un certain temps en Italie.

Simon Roy



(presque une *novella*), Robitaille s'est donné une contrainte d'autant plus importante que la situation qu'il raconte est complexe, car rien n'est simple dans le monde de Juan Esteban : un père narco-trafiquant assassiné par son patron, une mère violée par ce même patron, un frère dont il apprend qu'il est le résultat du viol, une mère qui s'enfuit avec l'ancien

complice de son mari et qui abandonne ses enfants à l'orphelinat tenu par un vieux franciscain québécois. Il fallait donc réussir à rendre les événements crédibles sans épanchements. À la limite, une écriture presque journalistique, incisive, précise qui laisse au lecteur la responsabilité d'aller au-delà des faits.

Pour relancer son récit, Robitaille a choisi d'utiliser des retours en arrière qui dans l'ensemble sont efficaces, mais qui entraînent parfois certaines répétitions, des événements étant relatés plus d'une fois sans que soient ajoutés d'éléments nouveaux. Stylistiquement, Robitaille a choisi de faufiler dans le texte plusieurs mots espagnols dont il donne la traduction dans un glossaire. Cet apport donne une couleur locale au texte, mais il aurait été intéressant que cette couleur découle davantage des descriptions.

David Lonergan

Patrice Robitaille
LE CARTEL DES VOLCANS

David, Ottawa, 2013, 147 p. ; 21,95 \$

Le cartel des volcans, troisième roman de Patrice Robitaille, s'inspire d'un fait divers : en décembre 2010, un pipeline explose à San Martin au Mexique à la suite d'une maladresse des narcotrafiquants qui le siphonnaient. Le pétrole en feu s'écoule jusqu'à la ville. Bilan : 25 morts et de nombreux bâtiments brûlés. Pourquoi ? Qu'est-il arrivé ? Robitaille imagine l'histoire de Juan Esteban Duarte et de son frère Diego, de cinq ans son cadet.

Une histoire sombre, racontée d'une manière presque sèche. L'auteur ne se répand pas en descriptions des états d'âme, se contentant de mettre l'accent sur les événements fondamentaux qui ont fait des deux frères ce qu'ils sont : Juan, le bandit ; Diego, le bon. Juan, le blessé puis le révolté ; Diego, la victime puis le sage.

L'intrigue est simple, tout comme les caractères des personnages : de vrais bandits, des saints, des braves gens. En choisissant d'écrire un roman de 130 pages

A VOS LIVRES

AVOSLIVRES.CA
Découvrez la littérature franco-canadienne

Marguerite Andersen
Lise Gaboury-Diallo
Brigitte Haentjens
Daniel Lavoie
Georgette LeBlanc
Didier Leclair
Michèle Matteau
Pierre Raphaël Pelletier
Serge Patrice Thibodeau
et plusieurs autres

RECF f t